

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

2p50432/1952-53,82.83

Numéros 82 — 83

Années 1952-1953

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
BIBLIOTHÈQUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
1954

Discours de réception du colonel Soudan

(24 avril 1944)

MESSIEURS,

Au moment de prendre la parole, il me revient à l'esprit un de ces jolis contes des Mille et une Nuits, que je traduisais naguère, et que vous connaissez tous sans doute. Le sage HAROUN ER-RACHID aimait à parcourir la nuit, sous un déguisement, les rues de Bagdad accompagné de son vizir, le fidèle DJALFAR le Barmécide, pour se mêler au petit peuple et entendre sans intermédiaire la voix de l'opinion publique. Certain soir, nos deux promeneurs sont pris dans un rassemblement au milieu duquel un pauvre portefaix exposait ses doléances, en répétant comme un refrain : « Ah ! si j'étais le Commandeur des Croyants ! » HAROUN qui, cette nuit-là, se sent d'humeur joviale, donne aussitôt des ordres : des émissaires suivent cet homme jusqu'à son logis, lui administrent un narcotique et le conduisent au palais où tout est disposé pour qu'à son réveil il soit traité comme le calife lui-même. Je vous laisse imaginer l'émerveillement du pauvre meskin lorsqu'au lendemain il se trouva au milieu des courtisans attentifs à ses moindres désirs, se demandant s'il rêvait encore, ou si par la volonté divine le vœu exprimé si légèrement la veille ne s'était pas réalisé pour lui !

N'est-ce pas un peu dans les mêmes sentiments que je me présente aujourd'hui parmi vous, Messieurs ?

Il y a peu de semaines encore, je me trouvais bien loin d'ici, dans une enceinte maussade de fils de fer barbelés, rêvant de notre bonne ville, de son ciel d'azur, de ses vieilles pierres si chères au cœur d'un vrai clapassier ; de sa langue sonore, ce « prouvençau abiha dou Dimènche » comme disait MISTRAL. Par un coup de baguette magique, je retrouve tout cela ; et vous, Messieurs, en m'admettant dans votre illustre Compagnie, vous avez su m'attacher encore un peu plus à tout ce qui m'était déjà si cher « Ame moun vilage mai que toun vilage » disait le poète Félix GRAS ; mais n'aime-t-on pas doublement une ville comme notre cher Montpellier ? Vous avez entendu notre collègue DEZEUZE, avec sa charmante fantaisie, nous vanter « lou bonur d'estre Clapassié ». Il faudrait, comme l'a fait Louis THOMAS, y ajouter : la fierté d'être clapassier. Tout vrai Montpelliérain est fier de sa ville, et n'y a-t-il pas de quoi ? Création d'une lignée de seigneurs, parmi lesquels une Porphy-

rogénète, puis un roi; berceau de Jacques le Conquérant, métropole des sciences et des lettres; ville pleine d'histoire malgré sa jeunesse relative; ville noble, dont tous les fils sont barons... C'est à Montpellier que Louis BERTRAND, devant le Peyrou et l'Arc de Triomphe, prit pleinement conscience de toute la noblesse du grand siècle, et notre Peyrou, « Miradou de la Terra d'Oc », n'est-il pas un de ces lieux où souffle l'esprit, puisque c'est de sa terrasse que MISTRAL lança au monde émerveillé le prestigieux message de son ode « A la raço latino » !

*Aubouro te, Raço latino !
Souto la Capo dôu Souléu !
Lou rasin brun boui dins la tino ;
Lou vin de Diéu gisclara lèu.*

Ville attachante entre toutes; on a souvent répété quel attrait elle avait eu pour les grands botanistes de la Renaissance, originaires du Nord : Mathias Lobel, les Bauhin, Gesner, de l'Écluse; et n'avez-vous pas tous gardé le souvenir de ce Flamand de Bailleul devenu le plus clapassier de nous tous, peut-être ! j'ai nommé le très regretté Charles FLAHAUT ! Montpelliérain aussi, le grand Chinonnais, l'incomparable RABELAIS, qui savait si bien apprécier notre purée septembrale, et qui, au cours de sa vie vagabonde, se souvenait avec émotion de cette « Morale comédie de celluy qui avait épousé une femme mute ».

Bref, il fait bon vivre à Montpellier, et notre amour pour notre ville se fait plus poignant encore dans les tristesses de l'heure présente. On se naturalise facilement Montpelliérain, et c'est d'un naturalisé, complètement naturalisé, que je veux vous parler aujourd'hui; de cet esprit ingénieux, de ce joyeux compagnon, de ce chercheur passionné que j'ai le grand honneur de remplacer, bien imparfaitement, parmi vous : le docteur Paul AMANS.

*
* * *

Né à Bize, Paul AMANS fit d'abord au lycée de Carcassonne de solides études couronnées par l'obtention des baccalauréats ès lettres et ès sciences. Dès cette époque, il montra une aptitude marquée pour les sciences exactes, et se destina d'abord à l'École Polytechnique; mais déjà se manifestait un trait bien personnel : son indépendance de caractère. Il se rendit à Toulouse, et c'est là qu'il prépara *tout seul*, le difficile examen. Il parvint à être admissible, mais renonça à poursuivre les épreuves lorsqu'il se rendit compte qu'il ne pourrait être admis dans un rang suffisamment brillant à son gré. Le voici donc tenu de satisfaire aux obligations militaires. Il fut incorporé pour une année au régiment du génie de Montpellier, et ce fut son premier contact avec notre ville. Il ne devait plus la quitter.

C'est alors qu'il entreprit des études médicales : n'est-ce pas bien naturel à Montpellier ? Inscrit à notre Faculté, il passa son premier

examen sous l'uniforme de sapeur. En 1880, il obtint son doctorat avec une thèse intitulée : « Des divers modes de terminaisons nerveuses ». Il suivit encore quelques années la carrière médicale, comme chef de laboratoire de la chaire d'histologie et d'anatomie pathologique, dont le titulaire était alors Alfred ESTOR. Il ne devait pas persévérer, attiré de bonne heure par des recherches d'une autre nature; mais n'y-a-t-il pas plus qu'un simple hasard dans la grande amitié qui devait le lier plus tard à l'illustre histologiste Louis VIALLETON ? Et ses études de Toulouse en le préparant à ses travaux sur l'aviation, le mirent en contact avec les milieux polytechniciens, de sorte qu'il put tout naturellement effectuer des recherches au laboratoire de notre chère école, dont mon maître le Colonel LAFAY, alors capitaine, lui ouvrit les portes en 1910. 1880 ! Époque de prodigieux essor pour l'aéronautique. Le siège de Paris avait remis l'aérostation à l'honneur; dès le lendemain de la guerre, le corps d'aérostiers s'organise. De nouveaux progrès dans la construction des moteurs, notamment des moteurs électriques, permettent d'espérer une solution du problème de la direction des ballons; et c'est en 1884 que l'illustre RENARD, à bord de son dirigeable « France » réalisait le premier voyage en circuit fermé. Mais à côté de ces triomphes du « plus léger que l'air » quelques esprits audacieux caressaient déjà le rêve de faire voler le « plus lourd que l'air »; ce tour de force est bien réalisé par d'innombrables animaux; pourquoi serait-il interdit à l'homme ?

Paul AMANS se passionne pour ce problème; il abandonne l'histologie, et se fait, à notre Faculté des sciences, l'élève en zoologie, d'Armand SABATIER. En 1885, il présente à la Sorbonne une thèse de doctorat ès sciences naturelles, intitulée « Comparaison des organes du vol dans la série animale ». Il s'agit là d'un véritable document de base où nous pouvons trouver déjà en germe toutes les idées directrices de son œuvre. Paul AMANS, après une étude anatomique très complète des organes du vol, du moindre insecte au plus gros oiseau, s'attaquait avec passion à l'étude physiologique du vol, aidé par les progrès de la photographie instantanée. De ce travail, Paul BERT, un des examinateurs, pouvait dire à son auteur : « Votre thèse est la philosophie des organes du vol ». C'était le travail d'un naturaliste complet, doublé d'un physicien et d'un mathématicien, car Paul AMANS réalisait cette rare synthèse, que désirait tant mon maître Louis LÉGER, du biologiste qui serait en même temps un mathématicien.

Paul AMANS aborde ensuite le problème des organes du vol, en faisant d'abord abstraction des études antérieures. Il cherche, au milieu d'un ensemble si complexe d'observations, à dégager les dispositions qui présentent un caractère de généralité dans toute la série. C'est ainsi qu'il s'élève déjà contre la formule de l'aile plane et mince. Chez tous les insectes, il trouve une aile à 5 nervures, la médiane constituant le sommet d'un véritable dièdre plus étendu en arrière; chez les espèces tétraptères, les deux paires d'ailes constituent également un dièdre.

Et si l'on dessine le contour d'une section de profil, on constate qu'il figure assez bien une sorte d'ovoïde, gros bout en avant, effilée vers l'arrière, avec une face ventrale concave et une face dorsale convexe.

Cette forme est bien connue de nos jours et a définitivement prévalu; mais il fallait un singulier pouvoir d'anticipation pour oser alors affirmer que toute autre disposition était anti naturelle. Chez les oiseaux, chez les cheiroptères, on retrouve encore des caractères analogues. Quant au battement de l'aile, ce n'est pas le mouvement rectiligne alternatif d'une sorte de levier, mais la combinaison complexe d'un mouvement vertical, d'un mouvement vers l'avant à la descente, vers l'arrière à la montée; enfin d'une torsion augmentant de la base à l'extrémité distale pendant l'abaissement; en sens contraire à la remontée. C'est ce qu'il appelle de façon expressive « le 8 de chiffre ».

L'aile figure de la sorte une espèce d'hélice ou mieux, d'hyperboloïde qui chasse l'air dans le « gouffre axillaire ». Le contour de l'aile retient aussi son attention. Partout, il affecte une forme que Paul AMANS appelle « trapézo-triangulaire », bien différente de l'« éventail de dame ».

En concluant, Paul AMANS déclare modestement ne pas oser édifier une théorie du vol; mais peu à peu, de ces matériaux assemblés il devait essayer de tirer des applications au vol artificiel. Non certes qu'il s'illusionnât lui-même sur la valeur d'un zoomorphisme trop absolu. Il remarquait que jusqu'ici aucun essai de machine à voler à aile battante n'avait donné de résultat et que le seul propulseur possible était l'hélice aérienne, dont la série animale n'offre aucun exemple. Le voici donc qui s'attaque au problème des hélices. Par analogie, il cherche à construire des pales rappelant les ailes animales, des pales « zoptères », suivant le terme qu'il adopte. Et des analogies frappantes se manifestent avec les résultats déjà obtenus. L'hélice doit avoir une section à « gros bout avant », une face intérieure concave, une face extérieure convexe; l'incidence des filets d'air sur la pale doit augmenter du centre à la périphérie.

Dans sa maison, il installe un laboratoire aérodynamique, dont il construit lui-même tout l'appareillage, fabriquant ses ventilateurs, ses tunnels, ses hélices, ses balances. Ignoré de la science officielle, il ne demande aucune subvention; et c'est seulement en 1910 que, grâce à son amitié avec l'illustre RATEAU, il voit le capitaine LAFAY, professeur à l'École Polytechnique mettre à sa disposition un laboratoire de notre vieille Maison pour ses recherches sur les résistances aériennes opposées à des pales de formes variées, à diverses vitesses et incidences. Après les pales et les propulseurs c'est maintenant le fuselage qu'il étudie; et une nouvelle constante lui apparaît dans la série : aucun contour apparent n'est plan, qu'il s'agisse du maître couple ou du maître horizon. N'y aurait-il pas là une disposition essentielle, facilitant les manœuvres de montée et de descente ? Des expériences postérieures très diverses, semblent le confirmer. Généralisant encore, il étudie dès 1888 dans son

mémoire : « Comparaison des organes de la locomotion aquatique » le mouvement des animaux dans l'eau, et s'arrête avec une complaisance particulière sur ce merveilleux type de planeur que constitue la raie : un fuselage convexe en dessous, plan au-dessus, un triangle-gouvernail de profondeur à l'avant; deux ailerons dont le gauchissement assure un virage correct avec inclinaison de l'ensemble enfin une queue, à la fois propulseur et gouvernail de direction. Il suffit, disait-il plus tard de façon pittoresque de placer deux raies, l'une au-dessus de l'autre; un gouvernail de profondeur unique à l'avant; de remplacer comme propulseur la queue par une hélice, d'installer un aéronaute entre les deux plans et l'on obtient ainsi le schéma de l'aéroplane des frères WRIGHT !

En tous cas, 15 ans avant les essais fameux de ces deux inventeurs il écrivait déjà « l'aéroplane le plus simple a la raie pour modèle » et le journal « l'Aéronaute » rappelait cette antériorité lorsque les constructeurs américains prétendaient s'opposer à la construction à l'étranger de leur prototype.

Étudiant les organes du vol des insectes tétraptères, il fut conduit à énoncer sa loi de répétition, d'après laquelle, non seulement une aile isolée est du type diédrique, mais bien encore l'ensemble formé par deux ailes en tandem; pour les insectes tel que les hyménoptères, dont les deux ailes d'un même côté sont strictement solidaires, l'ensemble constitue un dièdre unique. Réfléchissant sur un dispositif aussi remarquable et guidé par des considérations théoriques judicieuses, il en vint, dès 1906, dans un article de la « Revue des Idées », sous le titre un peu vague : « Sur les progrès récents de l'aviation », à préconiser l'emploi de l'aile à fente, pour augmenter la sustentation et la stabilité de l'avion. C'est seulement plusieurs années après que le grand constructeur anglais Handley PAGE put mettre au point cette idée si féconde, et obtenir toute une série de brevets dont les licences ont rapporté des millions.

Procédant toujours suivant la même méthode, il parvint à mettre en évidence le rôle capital pour le virage de ce petit aileron appelé « aile bâtarde » et qui, chez les oiseaux, correspond au pouce. Les constructeurs ne tardèrent pas à pourvoir leurs appareils de dispositifs analogues, plus faciles à réaliser que le gauchissement des ailes employé par les frères WRIGHT, et permettant en outre de s'affranchir du tribut exigé par les constructeurs américains pour l'utilisation de leur dispositif breveté.

De tous ces travaux, il donnait un suggestif résumé en 1911, dans le « Bulletin du Nord et de la Belgique », sous le titre « Du rôle des formes animales dans les progrès de la navigation aérienne ». Nombreux sont les mémoires et articles qu'il a publiés dans les Comptes rendus de l'Académie des Sciences de Paris, les Congrès de l'Association Française pour l'avancement des sciences; dans la « Revue scientifique », « la Nature », le Bulletin de la Société des Sciences médicales et biologiques de Montpellier, diverses revues aéronautiques et bien d'autres publi-

cations; je signalerai tout spécialement celui intitulé « Rapports scientifiques entre le vol de l'abeille et la navigation aérienne » qui, présenté au concours d'Ixelles, en 1925, valut à l'auteur un premier prix et l'appréciation flatteuse suivante :

« Le Docteur AMANS est un naturaliste de grande valeur, un observateur profond. Il a consacré la plus grande partie de son existence à arracher à la nature le plus de secrets possible. Ses jugements sont toujours marqués au coin du raisonnement et de la logique. Il a écrit de nombreux mémoires d'un puissant intérêt. Depuis de nombreuses années, il s'occupe de tout ce qui a trait à l'aéronautique, et, par ses articles captivants, sa documentation sûre, il a apporté une contribution incontestable à la science nouvelle du plus lourd que l'air. »

Il résumait en 1920 bon nombre de ses publications antérieures en un volume lourd de substance, intitulé « Organes et applications du vol animal ».

Son activité scientifique ne devait pas se borner là. Ses recherches, débordant le cadre du vol animal ou mécanique, s'étendirent aux moulins à vent, dont il cherche à perfectionner la forme des pales, préconisant une directrice en forme de parabole semi-cubique à laquelle il a donné le nom de griffoïde; aux voilures tournantes, à l'autogire, à l'hélicoptère, aux graines volantes. Dans des ordres d'idée bien différents, il apportait d'importants perfectionnements au phonographe d'ÉDISON, alors dans toute sa nouveauté. Ses amis, pour une fois, tentèrent de fonder une société pour exploiter le nouveau brevet, mais sans succès; il était écrit que Paul AMANS devait rester un savant désintéressé.

Je ne sais comment il fut amené à réaliser une machine pour l'enfilage mécanique des perles, que certains m'ont affirmé avoir fonctionné dans des usines italiennes !

Ne s'est-il pas avisé, en 1911, de faire rouler, entre Marseille et Aubagne, une voiture propulsée par une hélice aérienne zooptère de 1,60 m d'envergure ! Ce procédé de traction n'est peut-être pas très adapté à la locomotion terrestre, mais il a permis aux hydro-glisseurs de réaliser des vitesses très élevées à la surface des eaux.

En 1916, il présentait un projet de bouclier parabolique gyroscopique qui méritait d'être retenu par la commission des inventions ! Mais jamais il ne retira le moindre avantage de ses travaux, se jugeant amplement payé par la joie de la découverte; ne s'étonnait-il pas, un jour, naïvement, en recevant de je ne sais quelle revue une petite somme à l'occasion d'un article qu'il venait d'y publier ! Jamais il ne demande la moindre subvention, la moindre faveur. Sa modestie était proverbiale; en 1936, ses amis essayèrent d'obtenir pour lui la Croix de la Légion d'Honneur qu'il avait amplement méritée; au nom de votre Section des Sciences, le Doyen MASSOL présenta un éloquent rapport pour attirer l'attention des pouvoirs publics sur ce savant d'un rare mérite. Il ne fut malheureusement pas entendu.

Faut-il parler, messieurs, du collègue assidu à vos réunions, du chercheur infatigable qui, de 1906, date de son élection à votre Compagnie, jusqu'à sa mort, n'a pas donné à vos réunions moins de 122 communications ! Vous vous souvenez tous de son affabilité, de son œil vif et ironique derrière les verres, de son esprit enjoué, de son amour de la plaisanterie, même rabelaisienne. Faut-il vous parler de l'artiste, du musicien exécutant, qui se délassait de ses recherches en interprétant les grands Maîtres sur son piano ou sur son orgue ; du poète même qui se manifeste parfois au milieu du plus grave mémoire ! De cette constatation un peu aride, que l'on peut mesurer la fréquence du battement d'ailes de certains insectes en déterminant la hauteur du son produit, il tire l'exquis poème en prose que voici, et qu'on pourrait intituler « Symphonie sur un romarin ».

« Avec un diapason et un peu d'oreille, on peut saisir la note du battement. Les musiciens ne manquent pas sur nos collines parfumées. Lorsque les romarins sont en fleur, il y a grande foule tout autour : les papillons, abeilles, bourdons, volucelles, passent d'un épi à l'autre, offrant à l'œil les plus jolies voltiges et à l'oreille les plus riches harmoniques. Les notes les plus élevées sont « staccato » à contre-temps, accompagnées par une basse profonde, continue, comme dans la Danse des Sylphes, de Berlioz. Avec le diapason, nous constatons des différences d'octave et de tierce. La basse chantante est un macroglosse, papillon admirablement organisé pour le vol sur place comme tous les Sphingides. Les fleurs du romarin sont très petites et fort serrées, mais notre artiste vole de l'une à l'autre par escaliers successifs de quelques millimètres à peine, plonge sa longue trompe au fond de chaque corolle, sans jamais interrompre son contre-ut. C'est le triomphe du vol sur place, avec une précision inouïe ; l'entomoptère peut se fixer dans l'espace ; l'avion, lui, est un juif errant, condamné à filer sans trêve ni repos... »

MESSIEURS,

Vous savez combien sont lents les progrès de la Science ; une invention qui paraît toute simple demande parfois des siècles avant d'être réalisée ; une idée nouvelle exige des années avant d'être définitivement admise. C'est ce qui fait le mérite des précurseurs. Paul AMANS fut l'un d'eux. Nous conserverons pieusement sa mémoire. Sans doute, le chercheur doit penser d'abord à ce que sera demain ; mais il doit aussi payer d'un acte de reconnaissance ceux qui l'ont précédé, qui lui ont donné les moyens d'accomplir sa tâche. Sa devise doit être celle que nous suggère le grand poète MISTRAL :

« *Doù passat la remembrança*
« *E la fe dins l'an que vèn !* »

RÉPONSE DE M. F. GRANEL

MONSIEUR,

La forme traditionnelle de nos réceptions académiques ne saurait m'empêcher de marquer du signe de l'amitié le plaisir que j'éprouve à vous accueillir parmi nous.

Notre Compagnie vous a appelé à succéder dans sa Section des Sciences à un homme qui a laissé chez nous tous les plus vifs regrets, le docteur Paul AMANS, figure scientifique infiniment attachante aux conceptions originales et fécondes. Vous ne l'avez pas connu et cependant c'est avec beaucoup de vérité que vous avez fait revivre son souvenir, ce qui prouve combien l'œuvre qu'il a laissée traduit le reflet de sa personnalité.

Vous êtes digne de le remplacer parmi nous : vous appartenez à cette élite de polytechniciens qui a donné à notre pays tant d'hommes distingués et d'officiers de valeur. Vos connaissances scientifiques étendues et diverses, votre esprit toujours en éveil, vous désignaient à notre choix. Et puis, Paul AMANS, disiez-vous tout à l'heure, réalisait cette rare synthèse du biologiste-mathématicien ; ne possédez-vous pas, vous aussi, cette précieuse association : vous êtes né mathématicien, vous êtes devenu biologiste.

La facilité avec laquelle vous avez franchi sans effort apparent les étapes multiples des examens et des concours n'est comparable qu'à l'aisance que vous avez mise à vous instruire vous-même d'une foule de questions. C'est ainsi que vous êtes devenu naturaliste, profitant de toutes les occasions de vous initier aux choses de la biologie et de vous perfectionner dans ce domaine.

Votre carrière scientifique et militaire trace une courbe ascendante continue. A l'École polytechnique, des maîtres comme Camille JORDAN, LIOUVILLE vous remarquent et ce dernier vous dirige de ses conseils dans l'étude des équations aux dérivées partielles du deuxième ordre. Puis c'est l'École d'Application de Fontainebleau à la sortie de laquelle vous voici en 1911 à Grenoble officier d'Artillerie. Dès le début de cette vie nouvelle, vos qualités de jeune chef s'affirment, mais votre activité militaire ne vous suffit pas. Dans cette capitale du Dauphiné, ville universitaire, vous allez pouvoir donner libre cours à deux tendances qui n'ont jamais cessé de se manifester en vous : l'étude des sciences naturelles et l'attrait de la montagne. Vous vous inscrivez à la Faculté des Sciences aux Certificats de licence de Zoologie et de Botanique et vous vous distinguez bientôt par la publication de travaux originaux de Biologie alpine, notamment sur les Hydracariens du Dauphiné, les Crustacés des Lacs alpins, les plantes adventices des Alpes. La flore alpine si merveilleuse et si riche vous attire particulièrement, comme vous avait attiré quelques années auparavant la flore de la campagne

montpelliéraine. Vos herborisations dans les Alpes satisfont en même temps votre amour de la montagne : membre du Club alpin français depuis 1908, les longues courses dans les massifs alpins, les ascensions difficiles et périlleuses des sommets les plus réputés ont pour vous un attrait irrésistible. Vous êtes le digne descendant de votre compatriote le Lodévois VALLOT dont le nom est lié à l'étude du Massif du Mont-Blanc. Cet amour de la montagne vous a toujours pris et là comme dans bien d'autres branches, vous vous êtes montré un animateur, un entraîneur d'hommes.

Mais la page se tourne, voici le 2 août 1914, la grande guerre. Vos vertus militaires vont être mises à l'épreuve. Comme officier de batterie d'abord, comme commandant de batterie bientôt, vous montrez de l'initiative et du sang-froid. D'emblée, votre exemple en impose à vos hommes et dès les premiers combats votre mépris du danger, votre esprit de décision vous donnent sur eux un ascendant marqué. Vos chefs consacrent votre valeur par trois belles citations.

La paix revenue, vous êtes appelé à l'École de Saint-Maixent comme professeur de science appliquée, puis d'artillerie. La compétence que vous montrez dans ce nouveau poste, vous fait bientôt désigner pour diriger tout l'enseignement scientifique de cette École. Pendant près de dix ans, vous pouvez ainsi développer à la fois vos talents d'enseignement et votre goût pour les sciences et leurs applications. A un moment où l'art militaire doit faire une place de plus en plus grande aux techniques scientifiques, des hommes comme vous rendent des services appréciables; vous étudiez spécialement la question des transformations de l'énergie et sur la demande de vos chefs vous rédigez un cours sur les substances explosives à l'usage des différentes écoles militaires. Vous vous attachez à la question importante des forces motrices hydrauliques. Ce qui touche aux progrès de l'aérodynamique retient aussi votre attention et c'est avec intérêt que vous suivez les perfectionnements de l'aviation militaire.

En 1928, votre promotion au grade de chef d'escadron vous donne la grande joie d'être nommé à Montpellier. C'est votre ville natale, et comme tous les montpelliérains, vous avez pour votre cité un amour marqué; vous l'exprimiez tout à l'heure en termes parfaits alors que vous vantiez les charmes de notre bonne ville, de notre cher Montpellier. Vous y arrivez au moment où la 31^e Division devient division alpine. Vous allez contribuer utilement à cette transformation, notamment par la création d'une section du Languedoc méditerranéen du Club alpin français dont vous êtes encore président d'honneur. Votre attachement à tout ce qui est régional va se manifester aussi par votre dévouement à la cause du Félibrige : disciple de MISTRAL, ami d'Albert ARNAVIELLE, l'ARABI, vous participez à la réorganisation de « l'Escola dau Parage », dont vous restez conseiller pendant plusieurs années.

L'année 1935 vous porte votre cinquième galon; vous êtes nommé à Poitiers, mais dès 1939 vous revenez à Montpellier. C'est là que vous

trouvera la mobilisation et le 9 septembre vous partez avec la 31^e Division, à la tête du 256^e Régiment d'Artillerie.

Sous votre commandement, ce régiment fait preuve d'une bravoure et d'une vaillance exemplaire; la citation dont vous êtes l'objet en témoigne. Mais on sait les jours terribles que vécurent alors les combattants, la rage au cœur devant leur courage impuissant.

C'est dans l'épreuve et le malheur qu'on peut vraiment juger les hommes. Au cours des journées tragiques de juin 1940, sans un instant de défaillance, vous avez montré une force d'âme et une sérénité admirables. Ces mêmes qualités vous avez su les conserver pendant votre captivité : 39 mois derrière les barbelés ! Durant ces longs mois où les jours se succédaient monotones, le découragement ne vous a pas atteint et mieux encore, par votre rayonnement, vous vous êtes efforcé d'en préserver vos camarades. Il est bien exact qu'il existe une forme aimable du courage : c'est cette égalité d'humeur, cet entrain, je dirais presque cette gaieté que vous n'avez cessé de montrer. A aucun moment, vous ne vous êtes laissé gagner par l'inactivité, source de l'ennui. Vous employez vos loisirs forcés aux travaux les plus divers. Vous vous appliquez notamment à l'étude de la langue arabe que vous aviez naguère commencé à apprendre dans votre garnison de Poitiers en raison de son recrutement nord-africain et, pour vous évader un peu, vous vous mettez à traduire ces jolis contes des Mille et une Nuits dont vous nous racontiez l'un d'eux tout à l'heure.

Dans une vie si austère, les multiples ressources de votre esprit vous servent de refuge; mais qu'est une grande intelligence si elle n'est pas servie par un noble caractère ? Vos camarades de captivité pourraient témoigner de tout ce que vous avez fait pour eux, de votre bonté, de votre dévouement : vous avez été pour eux une providence; votre connaissance parfaite de la langue allemande vous permettait de prendre la défense de leurs intérêts, mais surtout votre moral élevé leur donnait confiance; vous avez été auprès d'eux un animateur incomparable : organisation de conférences scientifiques ou littéraires; création d'un groupement important Provence-Languedoc dont vous avez été président pendant trois ans. Comprenant que pour des déracinés, le meilleur réconfort est le souvenir du pays, vous faites connaître à vos camarades, par des cours quotidiens, la langue et la littérature d'Oc; vos conférences sont inspirées du meilleur régionalisme : MISTRAL et la fondation du Félibrige; La Terre d'Arles; Montpellier, Ville Inconnue; Aubanel, poète lyrique; La Doctrine Mistralienne; le Rhône dans l'œuvre de MISTRAL. Votre action félibréenne, durant votre captivité, vous vaudra à votre retour, le titre envié de « Mestre d'Obro du Félibrige ». La nostalgie de la montagne vous prend et en attendant de retrouver un jour la corde et le piolet, vous faites à vos camarades des causeries charmantes : vous, dont la vue est bornée par l'enceinte maussade des fils de fer, vous voulez entrevoir et faire entrevoir aux autres les vastes horizons qu'on voit des hauts sommets. Il vous semble ainsi que

vous vous sevez un instant de l'air étouffé du camp pour vous griser des larges espaces, de plein air, de liberté. Vos conférences traitent : la vie en montagne ; le massif du Mont-Blanc ; alpinisme d'hier et d'aujourd'hui.

Cette ferme volonté de « tenir », vous avez su la communiquer autour de vous. Elle ne vous a jamais abandonné et par elle c'est au fond votre foi dans les destinées de la France avec votre inébranlable confiance en Dieu que vous manifestiez.

Lorsqu'il est question de vous rapatrier, vos camarades vous font des adieux touchants. J'ai lu les allocutions qu'ils vous ont adressées ; leurs paroles traduisent l'affection réelle, l'attachement profond qu'ils ont acquis pour vous et la sincère reconnaissance qu'ils vous gardent.

Le jour du retour arrive enfin, ce jour incomparable auquel aspirent tous les absents. Vous retrouvez la France, Montpellier, votre foyer familial où vous attendent impatiemment vos huit enfants. C'est bien le changement de décor dont vous parliez tantôt mais... ce n'est pas un rêve.

En vous souhaitant la bienvenue parmi nous, Monsieur, je veux vous remercier de la leçon d'énergie que nous donne votre exemple. Je suis certain que les qualités d'animateur que vous avez si souvent manifestées, vous saurez nous en faire bénéficier. Et puisque par votre entrée dans notre Compagnie, vous voulez bien trouver une raison de plus d'aimer Montpellier, laissez-moi vous dire aussi que parmi vos nombreux titres scientifiques et littéraires, l'Académie saura apprécier celui que vous revendiquez non sans quelque fierté, le titre de vrai « Clapassier ».

Discours de réception de M. Albert Puech

Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier

(24 avril 1944)

MESSIEURS,

Je vous remercie à un double titre de m'avoir accueilli parmi vous : pour l'honneur que vous me faites, et parce que vous me permettez de continuer une tradition familiale. Mon grand-père, le docteur Albert PUECH, de Nîmes, et mon père, le professeur Paul PUECH, ont fait partie de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, et peut-être vous l'êtes-vous rappelé lorsque vous avez réuni vos suffrages sur mon nom.